



Chronique du 12 juillet
« Oblomov » Cie STT

« L'ennui, l'ennui, l'ennui, mais où l'homme là dedans ? ».

Oblomov ne se lèvera pas ce matin. En refus du monde, cet aristocrate désœuvré, plus ou moins ruiné, refuse en bloc. Les mondanités, les affaires, l'amour de la belle et énergique Olga, la fidèle attention de son ami Andreï. Il s'obstine à demeurer éloigné d'une vie « qui finit toujours par vous rattraper ».

En adaptant le célèbre roman russe de Goncharov, le metteur en scène Dorian Rossel choisit de mener une enquête. L'enquête Oblomov. Les comédiens, vêtus de peignoirs bleus inter-changent leurs rôles, passent avec fluidité du discours indirect à l'adresse public et gravitent autour du léthargique Oblomov qui observe avec flegme leur ronde agitée. Quel secret habite Oblomov ? Quel inénarrable « dégoût de la vie ordinaire » pour reprendre l'expression du poète portugais Fernando Pessoa.

Perdu dans un rêve latent de vie à la campagne dans son Oblomovska chérie mais incapable de le mettre en pratique, Oblomov reste couché. On retrouve en ce personnage bien des parentés avec l'*Ivanov* de Tchekhov - qui paraîtra vingt ans après Oblomov. Tout deux sont de fringuants trentenaires que la vie a épuisés avant même d'avoir été vécue. Olga, comme la Sacha tchekhovienne, apparaît comme la femme-enfant lumineuse qui aurait pu être la promesse d'une vie nouvelle.

Mais, le mal du siècle qui ronge Oblomov s'avérera être trop violent pour le sortir de son aphasie. La scénographie, teintée de douce lumières bleues et de tentures rouges semble mettre en exergue l'incapacité du héros à sortir de son cocon protecteur pour se confronter au pragmatisme de l'existence matérielle.

L'histoire d'Oblomov résonne avec acuité dans notre monde contemporain, rongé de maux de toutes sortes face à une époque gangrénée par l'action. Nous pourrions alors convoquer l'écrivain Pascal Quignard : « Le taedium des Romains s'étendit au Premier siècle. Revint au XIXème sous le nom de spleen. Revint au XXème siècle sous le nom de dépression. Ce ne sont que des mots. Un secret plus douloureux les habite. »

Agathe CHARNET